

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les fantômes familiaux
Les Mensonges d'Isabelle de Gabrielle Poulin

Number 33, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39379ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [Les fantômes familiaux : *Les Mensonges d'Isabelle* de Gabrielle Poulin]. *Lettres québécoises*, (33), 28–29.

LES FANTÔMES FAMILIAUX

Les Mensonges d'Isabelle

de Gabrielle Poulin

L'oeuvre narrative de Gabrielle Poulin, déjà riche de *Cogne la caboche* et d'*Un cri si grand*¹ se construit sous le signe d'une remarquable continuité. Les deux premiers romans étaient habités par des femmes à la recherche d'elles-mêmes et *les Mensonges d'Isabelle*² s'engage dès les premières pages dans la même quête. La remontée dans la mémoire à laquelle elle donne lieu est tout de suite marquée par la rupture, par le manque, puisque la narratrice, Isabelle Lavoie, rapporte avoir été séparée de sa mère biologique (pour des raisons qu'elle ignore et qu'elle ne cherchera pas à connaître) et adoptée par le couple Lavoie à l'âge de neuf mois. Isabelle fait de ce chaînon manquant une pièce essentielle.

Je viens de dire qu'Isabelle *rapporte* avoir été adoptée et je sens toute la défiance dont le mot est chargé. On n'entre pas sans une certaine dose de réserve dans un roman qui porte, outre son statut fictionnel, le mensonge en titre et qui, dès les premières pages, fait profession de ce mensonge — je vous renvoie à ce sujet à l'algèbre et à la grammaire de la négation et à ces apories sur la vérité du mensonge qui nous feraient tous pendre pour un oui ou pour un non. On a l'impression qu'Isabelle est à constituer son propre roman, le roman de sa vie, qu'en nommant les événements elle ajoutera enfin sa propre voix à son histoire personnelle. Bien sûr, en essayant de reconstituer son passé, elle se heurte aux limites de la mémoire que telle photo, tel récit de ses parents sans doute entendu cent et cent fois, ne viendront combler tout à fait. Elle est particulièrement démunie à cet égard pour l'âge primordial qui sépare l'adoption de la naissance. C'est là que l'invention de



ce qui précède son nouveau baptême intervient sans que l'on en sache — sans qu'elle en sache — la part de vérité.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir la narratrice être la première méfiante quant à son prénom. Elle n'a connu que celui-là et pourtant il lui semble mensonge, le mensonge d'*Isabelle*. Au regard de certaines psychologies, le prénom est le mot le plus troublant que l'on puisse entendre, celui qui fait tressaillir, celui qu'on déteste chez les autres (comme s'il s'agissait d'un vol d'identité à moins que ce ne soit pour mieux se cacher qu'on le réprouve sur soi). Toute une littérature s'est d'ailleurs constituée sur le thème du double qui table sur cette donnée. Ce n'est pas le parti suivi par Gabrielle Poulin qui s'en est tenu à cette incertitude de l'origine et du nom et qui y a trouvé matière suffisante comme point de départ de la narration.

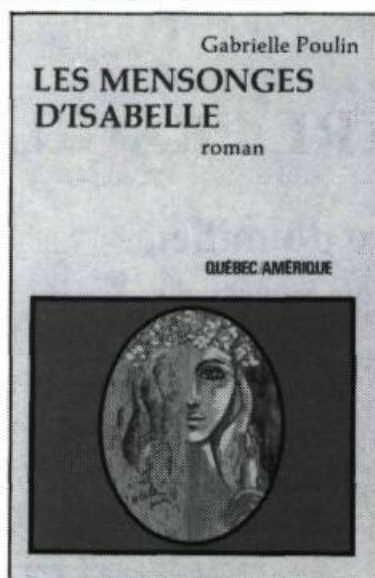
Le reste du récit se structure d'ailleurs sur les deux éléments déjà évoqués, à savoir le mensonge (dans sa crainte, son désir, son constat) et la répétition continue du prénom à laquelle s'acharne Isabelle comme pour reprendre pied dans son présent. Il faudrait même parler de scansion tellement la triade Isa/Isabeau/Isabelle participe de chaque couche de l'écriture. Scansion car les prénoms de la narratrice et des principaux personnages (la mère Suzanne, le père Bernard, le frère Daniel, la soeur — au sens clérical — Anne, l'amoureux Jacques), soudés en binômes et en trinômes, déportent la narration vers un registre plus lyrique. Scansion aussi au sens second, quasi pathologique sinon obsessionnel, quand les syllabes sont détachées I-SABELLE, amplifiées jusqu'à la majuscule. Le roman abuse du procédé, à mon sens, se perd par moments dans ce lyrisme.

La recherche de l'Autre, de la mère inconnue, est un thème littéraire éprouvé. Depuis quelques mois, on ne peut plus en parler exclusivement comme matière à littérature. Il s'est en effet créé au Québec de nombreuses associations dites de *Retrouvailles* qui visent à remettre en contact les enfants des *crèches* et leurs mères biologiques. Le débat a été suffisamment vivant dans les media pour qu'on y ajoute quoi que ce soit. Le roman de Gabrielle Poulin n'a d'ailleurs à ce sujet aucune prétention. La romancière, visiblement consciente de l'écueil mélodramatique qui menaçait son sujet, a préféré Isabelle à la mère inconnue. Celle-ci, réduite à l'absence, s'estompe peu à peu dans le récit. La présence de Suzanne est autrement plus importante. Il s'agit

même dans l'esprit de la narratrice d'une sur-présence qu'elle repousse constamment (bébé, elle dira *papa* et *Daniel* avant *maman*). C'est avec Suzanne qu'Isabelle devra apprendre à composer, avec cette mère qui constamment s'interpose entre elle et le père, entre elle et le frère. C'est avec elle que s'est tissé le lien mère-fille classique et non avec l'inconnue d'avant la crèche. C'est face à elle qu'Isabelle apprend à protéger son intimité, découvrant un jour avec horreur que Suzanne a eu accès à son journal personnel. Elle crée alors un leurre, un faux journal consigné de banalités qu'elle laisse en pâture à l'indiscrete pendant qu'elle se replie sur un cahier autrement plus secret qu'elle détruit au fur et à mesure.

Mais le drame familial dans lequel la narratrice est plongée ne se limite pas à ce lien de filiation. Isabelle éprouve une véritable peine d'amour lors des fiançailles de Daniel avec une jeune femme que de surcroît elle lui a présentée. Le lien conflictuel avec la mère s'éclaire alors par la position de celle-ci entre le frère aîné et la soeur adoptive. L'émergence d'Isabelle passe donc par la résolution de cette nouvelle rupture. J'ai déjà souligné la présence de deux autres personnages qui surgissent plus tard dans le roman, collègues de la narratrice dans un séminaire de maîtrise en littérature (qui porte d'ailleurs sur les relations familiales dans la littérature québécoise): Anne et Jacques. Le lien sororal est à nouveau perceptible dès la mention des prénoms (décidément on y revient): Anne est religieuse, ce qui la désigne doublement comme soeur (*Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir?*); quant à Jacques, rescapé d'un premier mariage raté, il est lui aussi frère par la chanson enfantine (*Frère Jacques, dormez-vous?*) et rien n'indique en dernière instance que l'amour qu'Isabelle lui porte, ainsi qu'à sa fille Sophie — la boucle est bouclée — représentera autre chose que la sublimation du désir incestueux.

Il est invitant de voir dans *les Mensonges d'Isabelle*, à la lumière de ces données, une projection narrative du séminaire de recherche de la narratrice sur les problèmes de la famille dans le roman québécois. Des thèses ont déjà relevé la figure du père absent, un rien velléitaire (fort bien joué ici par Bernard) et des positions contradictoires ont été énoncées autour de la notion de matriarcat. On au-



rait pu croire que le débat finirait par tarir la source. La production narrative québécoise des dernières années est au contraire d'une étonnante prolifération (sinon prolixité) sur ce sujet. Qu'on pense aux oeuvres d'Anne Hébert, de Marie-Claire Blais, de Monique La Rue, de Christine Latour, de Michel Tremblay, de Victor-Lévy Beaulieu.

Dans *les Mensonges d'Isabelle*, cette dimension thématique est à ce point exclusive qu'on en arrive à se demander si la narratrice existe en dehors de sa quête d'origine et de ses tourments sororaux. Ou plutôt si le présent ambiant est palpable, s'il réussit à prendre forme. J'entends par là qu'Isabelle ne se rattache en rien à son époque, à notre époque. Certaine prise de conscience s'est faite pour elle dans la jeune adolescence et il semble qu'elle n'ait par la suite jamais vieilli. Elle est restée à ses propres yeux une petite fille et certains propos qu'elle tient sont incompatibles avec l'étudiante universitaire qu'elle est devenue. Incompatibles surtout avec la culture de sa génération. Ainsi une de ses pairs peut-elle lui dire lors du décès de sa grand-mère une phrase qui me paraît peu crédible dans un dialogue entre gens dans la vingtaine:

— *Je pense que ta grand-mère est très très malade, Isabelle. J'ai peur qu'il ne soit trop tard déjà.* (p. 140)

Les anachronismes³ de ce genre ont le défaut d'imposer l'image d'une adolescente dans des situations d'adultes. Il s'ensuit que l'environnement particulier de la jeune femme qu'Isabelle est deve-

nue est presque totalement occulté. Je crois que c'est la justesse culturelle qui est ici en cause et non quelque réaction de régression. Cela soulève d'autre part la question de la position d'Isabelle par rapport à sa narration. On peut la sentir parfois très près de la temporalité évoquée puis, sans transition — du moins sans que le registre mnésique ne me semble le justifier —, il se creuse un écart entre le discours et l'événement.

Mais encore faut-il se demander si ces imprécisions ne sont pas le résultat d'une nouvelle dissimulation, d'un nouveau mensonge de la part de celle qui a l'avantage, au plan de la stratégie textuelle, de tenir le fil narratif de bout en bout mais le lourd inconvénient, au plan de la connaissance de soi, de ne jamais pouvoir sortir du centre⁴, de ne jamais échapper à son propre regard et à son propre discours. □

1. Gabrielle Poulin. *Cogne la caboche*. Montréal, Stanké, 1979, 245 p. *Un cri trop grand*. Montréal, Bellarmin, 1980, 335 p.
2. Gabrielle Poulin. *Les Mensonges d'Isabelle*. Montréal, Québec/Amérique, collection «Littérature d'Amérique», 1983, 210 p.
3. Je pense à cette scène où Isabelle reçoit ses collègues à son nouveau domicile. Elle les y introduit dans ce qu'elle appelle son «univers secret» (p. 101) comme s'il s'agissait d'une chambre d'adolescente, sorte d'oasis dans la maison familiale et dont on se hâte de refermer la porte. Engagée dans cette voie, l'auteure cède à l'envie des scènes d'Épinal (messe de minuit, cousinage du Jour de l'An servi à la mode disco).
4. Comme narratrice et personnage principal.